

des libérateurs. On cherchait dans tous les coins des maisons les morceaux d'étoffe pour confectionner des drapeaux français, on teignait en rouge, en bleu, ce qui restait de linge de table ou de literie, on découpait, on tressait, on cousait, c'était une fièvre de tricolore... C'était encore une manière de drapeau que ces costumes alsaciens et lorrains arborés dans les cérémonies. Beaucoup de jupons verts, ponceau, bleus, roses ou bruns, de tabliers à fleurs, de fichus à ramages, de bonnets de linon à cocarde — s'il s'agissait de la Lorraine, — de noeuds noirs, rouges ou chamarrés — s'il s'agissait de l'Alsace, — attendaient depuis bien des années le grand jour. Mais maintenant que ce grand jour approchait, chaque jeune fille, chaque jeune femme voulait le sien. Ces petites furent impitoyables pour nos tentures, nos rideaux, nos édredons, disait en souriant une mère à Madelin. On éventrait les édredons rouges; on taillait des noeuds dans toutes les robes de soie noire des grand'mères. C'était une folie. Et, le 16, les costumes étaient prêts, l'Alsace sous les armes... On peut dire que cette journée du 16 fut en Alsace-Lorraine une vigile étonnante... Les nerfs étaient tendus à craquer... On attendait les Français avec des battements de coeur à faire mal. Et c'était si bon! s'écriait un Colmarien.

Dès le lendemain commençait cette suite d'entrées de nos grands généraux à la tête de leurs troupes, que devait terminer celle du président de la République, escorté des représentants du peuple, des maréchaux et des publicistes. Ah! oui, entrées glorieuses, qui laissent bien loin derrière elles les triomphes du César montant au Capitole! Evoquons-les en raccourci à travers les récits des Madelin, Barrès, Bertrand, Tardieu, Wetterlé, Deschamps, lesquels, pour être à la fois lyriques et épiques, n'ont eu qu'à serrer la réalité d'aussi près que possible.

* * *